Le beau, le bon
Etude de texte
Dante Alighieri, *Le Banquet*

Pour illustrer un aspect des rapports entre le beau et le bon, nous proposons la lecture des deux courts textes de Dante, extraits de son livre ***Il convivio (Le banquet)***.

Le sujet en est le suivant : désespéré par la mort de son amour de jeunesse Béatrice, Dante se trouve emporté par un nouvel amour, celui de la philosophie, dont il décide, par amitié pour les hommes, de partager les fruits. De sa propre crise intellectuelle, qui le console, l'enthousiasme, et le hissera jusqu'à la ***Divine comédie***, sort comme un bénéfice concomitant une initiation philosophique pour gens du monde sans équivalent dans le monde médiéval.

Mais c'est la forme du texte qui, pour nous, est la plus intéressante : Dante avait écrit sur le sujet une série de poèmes en italien (dit « vulgaire ») ; *le Banquet* s'en veut le commentaire, et cela, contre l'usage de l'époque, *en italien*, et non pas en latin. **Un aspect fondamental du texte va donc résider dans la défense que Dante propose de la beauté *(bellezza)* comme de la bonté *(bontade)* de sa langue maternelle**, seule capable, selon lui, de donner correctement l'exégèse de sa poésie.

I. Le premier texte est extrait du livre I, chapitre 8.

Le premier texte est extrait du livre I, chapitre 8. Dante explique qu'il s'agit de commenter ses propres « chansons » (ses poèmes), et donc de les servir comme un serviteur sert son maître. Or un commentaire écrit en latin n'aurait pas correctement rempli cette fonction ; seule un texte en italien le pouvait. Voici pourquoi :

> « Le latin […] aurait péché non seulement par défaut et non seulement par excès, mais des deux façons. Ainsi son obéissance n'aurait pas été mesurée, mais démesurée, et par conséquent, il n'aurait pas été obéissant. Que le latin n'eût pas exécuté pleinement le commandement de son seigneur et qu'il l'eût aussi dépassé, peut être aisément démontré. Le seigneur, c'est-à-dire les chansons, auxquelles le commentaire est destiné pour serviteur, commandent et veulent être exposées à tous ceux à qui parvient leur propos, de façon à ce qu'elles soient entendues ; et personne ne doute que, si elles commandaient à haute voix, tel serait leur commandement. Le latin ne les aurait exposées qu'aux lettrés, car les autres ne l'auraient pas entendu. Etant donné que plus nombreux sont les non-lettrés que les lettrés qui désirent entendre ces chansons, il en résulte que le latin n'aurait pas exécuté pleinement son commandement comme la langue vulgaire, qui est entendue des lettrés et des non-lettrés. En outre, le latin les aurait exposées à des gens d'autres langues, comme les allemands, les anglais et d'autres : il aurait ainsi outrepassé leur commandement ; car ce serait – parlant au sens large – contre leur volonté que leur signification fût exposée là où elles ne pourraient porter leur beauté. Chacun doit en effet savoir que nulle chose dotée d'harmonie musicale ne peut être transportée de sa propre langue en une autre sans y perdre douceur et harmonie. C'est la raison pour laquelle Homère ne fut pas transposé de grec en latin, comme les autres écrits que nous avons reçus des Grecs. Et c'est la raison pour laquelle les vers des psaumes sont dépourvus de toute douceur musicale et harmonieuse ; car ils furent transposés d'hébreu en grec et de grec en latin ; et, dès la première transposition, toute leur douceur disparut. »
>
> Dante Alighieri, *Le Banquet*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Culture Générale

Le beau, le bon

Dante imagine que ses chansons prennent la parole. Que commandent-elles ? D'être expliquées *à ceux qui peuvent les entendre*, c'est-à-dire, comme on le lit dans le premier chapitre du livre, de pouvoir manifester *leur bonté* à ceux capables d'en éprouver *la beauté*. De qui s'agit-il ? Des italiens, qui parlent le vulgaire (*i.e.* la langue courante). Ma langue, dit Dante, est belle ; que ceux qui, dans mes poésies, l'entendent, en sentent aussi, par mon propre commentaire, la bonté, c'est-à-dire sa signification : la bonté de la langue belle, c'est son sens, qui témoigne de la puissance d'expression conceptuelle de ses mots.

Or le latin n'aurait pu satisfaire un tel commentaire. Il aurait à la fois fait trop peu, et trop. Trop peu, parce que le latin est une langue d'érudit, de lettrés, lesquels sont en moins grand nombre que les non-lettrés qui parlent cependant le vulgaire

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

(il faut que la langue soit bonne, autrement dit, pour *tous ceux* pour qui elle est belle). Mais trop, aussi, parce que le latin est une langue que les européens comprennent, eux qui n'entendent nullement l'italien et qui, pour cette raison, sont nécessairement sourds à sa beauté. C'est ainsi, dit Dante : la beauté de la langue ne se transpose pas ; la traduction est une perte, un désenchantement ; or il n'est pas question d'expliquer le sens d'une poésie à des gens insensibles à son rythme, sa musicalité, son harmonie. **Le beau est donc bon en puissance**. **L'actualisation de la bonté se fait toujours, par conséquent, sur fond de beauté.** Seule la langue qui m'est belle pourra m'être bonne.

II. Le deuxième texte est extrait du livre I, chapitre 10.

Le deuxième texte est extrait du livre I, chapitre 10. Là encore, Dante défend son commentaire écrit en italien ; mais l'on trouve une nouvelle articulation du couple beauté/bonté. Voici le texte :

> « Je m'y décidai [*i.e.* à écrire ce commentaire en italien] pour défendre la langue vulgaire de nombre de ses accusateurs, qui la méprisent et louent les autres, notamment la langue d'oc, disant qu'elle est plus belle et meilleure que la nôtre et s'éloignant ainsi de la vérité, car l'on verra grâce à ce commentaire la grande bonté de la langue du *si* [c'est-à-dire l'italien] ; car on verra sa vertu, à savoir que par son moyen sont exposés de très hauts et nouveaux concepts, de façon aussi convenable, suffisante et adéquate que par le moyen du latin : chose qui ne pouvait être bien exposée dans les poèmes, à cause des ornements accidentels qui y sont liés, à savoir la rime, le rythme et le pied. De même on ne peut voir manifestement la beauté d'une dame, quand ses ornements et ses vêtements sont plus admirés qu'elle-même. Aussi celui qui veut bien juger une dame, doit-il la regarder quand elle n'a que sa seule beauté, sans ornement accidentel. Il en sera de même de ce commentaire, où l'on verra l'aisance de ses syllabes, la propriété de ses constructions et la suavité de ses discours. Celui qui les observera attentivement, verra qu'ils sont pleins d'une douce et aimable beauté. »
>
> Dante Alighieri, *Le Banquet*

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

L'idée principale est la suivante : l'italien vulgaire est bon, plein de « bonté », en ce sens qu'il est capable, lui aussi, d'exprimer des concepts, ce qui est la fonction de toute langue. (Ici, on le voit, la « bonté » est conçue comme « vertu », c'est-à-dire comme puissance d'accomplir correctement, pleinement, sa fonction propre). Or, pour le prouver, pour en témoigner (et donc défendre l'italien contre tous ses détracteurs), il fallait manifester, mettre au jour, cette bonté le plus nettement possible, la rendre éclatante. Et cela, dit Dante, devait se faire dans un commentaire. Car le commentaire montre la langue à l'œuvre essentiellement, sans artifice, sans les accidents qu'ajoutent la poésie ; ce n'est pas en tant que poétique que l'italien est bon, expressif ; c'est en tant que langue, dépouillée de toute accidentalité ; et comme telle, conclut Dante, elle est belle. De même, en effet, qu'on voit mieux la beauté d'une Dame sans ses artifices, on verra mieux la beauté de l'italien dans le commentaire que dans le poème. Ici, donc, **la beauté s'identifie quasiment à la bonté : la langue est bonne parce qu'elle peut dire ce qui est dans l'âme, et cette bonté, dans son état le plus pur, c'est aussi sa beauté.**

Dans le même sens, signalons ce texte extrait du livre II, chapitre 11. Dante y commente la fin d'un de ses poèmes dans lequel, s'adressant au poème lui-même, il écrivait :

> « Chanson, je crois que rares seront
> Ceux qui bien entendront ton propos,
> Tant tu le dis en termes ardus et difficiles.
> Donc, s'il advient par aventure
> Que tu viennes près de personnes
> Qui te semblent peu averties,
> Je te prie d'avoir alors confiance,
> Leur disant, chère et nouvelle :
> 'Voyez au moins comme je suis belle. »

Pour commenter ces lignes, Dante écrit :

> « La bonté et la beauté de tout discours sont distincts entre elles et différentes ; car la bonté est dans le sens et la beauté dans l'ornement des paroles ; l'une et l'autre s'accompagnent de plaisir, bien que davantage pour la bonté. Donc, étant donné que la bonté de cette chanson était malaisée à percevoir à cause des diverses personnes qui sont amenées à y prendre la parole – ce

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021

qui exige de nombreuses distinctions – et que la beauté y était facile à voir, il me parut nécessaire pour la chanson que les autres prennent davantage garde à sa beauté qu'à sa bonté. C'est ce que je dis dans cette partie.
Mais parce qu'il advient souvent qu'il semble présomptueux de sermonner, le maître de rhétorique a coutume de parler indirectement à autrui, adressant ses paroles non à celui pour qui il parle, mais à un autre. C'est, à dire vrai, le procédé que l'on emploie ici ; car les paroles s'adressent à la chanson, l'intention aux hommes. Je dis donc : Je crois, chanson, que rares, c'est-à-dire peu nombreux, sont ceux qui t'entendent bien. Et j'en dis la raison, qui est double. D'abord : parce que tu parles en termes ardus (« ardus » pour la raison susdite) ; puis : parce que tu parles en termes difficiles (« difficiles », dis-je, quant à la nouveauté du propos). Ensuite je la sermonne et dis : s'il arrive par aventure que tu ailles en un lieu où se trouvent des personnes qui te semblent hésiter quant à ton sens, ne perds pas confiance, mais dis-leur : puisque vous ne percevez pas ma bonté, prenez au moins garde à ma beauté. Je ne veux rien dire d'autre à ce propos, par rapport à ce que l'on a dit ci-dessus, sinon : Ô hommes qui ne pouvez percevoir le sens de cette chanson, ne la rejetez point pour autant ; mais considérez sa beauté, qui est grande, tant par sa construction, selon les règles des grammairiens ; par l'ordre de son discours, selon les règles des maîtres de rhétorique ; que par le nombre de ses parties, selon les règles des musiciens. En elle toutes ces choses apparaissent belles à voir, pour qui regarde bien. »

Dante Alighieri, *Le Banquet*

J.-B. Brenet, agrégé de philosophie,
ancien élève de l'ENS,
maître de conférences à l'Université de Nanterre

© EduKlub S.A.
Tous droits de l'auteur des œuvres réservés. Sauf autorisation, la reproduction ainsi que toute utilisation des œuvres autre que la consultation individuelle et privée sont interdites.

Fichier généré pour Visiteur (), le 31/05/2021